

SEPTEMBRE

I

CHOIX ENTRE LES DEUX NATIONS

A L'ALLEMAGNE

Aucune nation n'est plus grande que toi ;
Jadis, toute la terre étant un lieu d'effroi,
Parmi les peuples forts tu fus le peuple juste.
Une tiare d'ombre est sur ton front auguste ;
Et pourtant, comme l'Inde aux aspects fabuleux,
Tu brilles ; ô pays des hommes aux yeux bleus,
Clarté hautaine au fond ténébreux de l'Europe,
Une gloire âpre, informe, immense, t'enveloppe ;

Ton phare est allumé sur le mont des Géants ;
 Comme l'aigle de mer qui change d'océans,
 Tu passas tour à tour d'une grandeur à l'autre ;
 Huss le sage a suivi Crescentius l'apôtre ;
 Barberousse chez toi n'empêche pas Schiller ;
 L'empereur, ce sommet, craint l'esprit, cet éclair.
 Non, rien ici-bas, rien ne t'éclipse, Allemagne.
 Ton Vitikind tient tête à notre Charlemagne,
 Et Charlemagne même est un peu ton soldat.
 Il semblait par moments qu'un astre te guidât ;
 Et les peuples t'ont vue, ô guerrière féconde,
 Rebelle au double joug qui pèse sur le monde,
 Dresser, portant l'aurore entre tes poings de fer,
 Contre César Hermann, contre Pierre Luther.
 Longtemps, comme le chêne offrant ses bras au lierre,
 Du vieux droit des vaincus tu fus la chevalière ;
 Comme on mêle l'argent et le plomb dans l'airain,
 Tu sus fondre en un peuple unique et souverain
 Vingt peuplades, le Hun, le Dace, le Sicambre ;
 Le Rhin te donne l'or et la Baltique l'ambre ;
 La musique est ton souffle ; âme, harmonie, encens,
 Elle fait alterner dans tes hymnes puissants
 Le cri de l'aigle avec le chant de l'alouette ;
 On croit voir sur tes burgs croulants la silhouette
 De l'hydre et du guerrier vaguement aperçus
 Dans la montagne, avec le tonnerre au-dessus ;
 Rien n'est frais et charmant comme tes plaines vertes ;
 Les brèches de la brume aux rayons sont ouvertes,

Le hameau dort, groupé sous l'aile du manoir,
 Et la vierge accoudée aux citernes le soir,
 Blonde, a la ressemblance adorable des anges.
 Comme un temple exhaussé sur des piliers étranges
 L'Allemagne est debout sur vingt siècles hideux,
 Et sa splendeur qui sort de leurs ombres, vient d'eux.
 Elle a plus de héros que l'Athos n'a de cimes.
 La Teutonie, au seuil des nuages sublimes
 Où l'étoile est mêlée à la foudre, apparaît ;
 Ses piques dans la nuit sont comme une forêt ;
 Au-dessus de sa tête un clairon de victoire
 S'allonge, et sa légende égale son histoire ;
 Dans la Thuringe, où Thor tient sa lance en arrêt,
 Ganna, la druidesse échevelée, errait ;
 Sous les fleuves, dont l'eau roulait de vagues flammes,
 Les syrènes chantaient, monstres aux seins de femmes,
 Et le Hartz que hantait Velléda, le Taunus
 Où Spillyre essuyait dans l'herbe ses pieds nus,
 Ont encor toute l'âpre et divine tristesse
 Que laisse dans les bois profonds la prophétesse ;
 La nuit, la Forêt-Noire est un sinistre éden ;
 Le clair de lune, aux bords du Neckar, fait soudain
 Sonores et vivants les arbres pleins de fées.
 O Teutons, vos tombeaux ont des airs de trophées ;
 Vos aïeux n'ont semé que de grands ossements ;
 Vos lauriers sont partout ; soyez fiers, Allemands.
 Le seul pied des titans chausse votre sandale.
 Tatouage éclatant, la gloire féodale

Dore vos morions, blasonne vos écus ;
 Comme Rome Coclès vous avez Galgacus,
 Vous avez Beethoven comme la Grèce Homère ;
 L'Allemagne est puissante et superbe.

A LA FRANCE

O ma mère!

II

A PRINCE PRINCE ET DEMI

*

L'empereur fait la guerre au roi.

Nous nous disions :

— Les guerres sont le seuil des révolutions. —
 Nous pensions : — C'est la guerre. Oui, mais la guerre grande.
 L'enfer veut un laurier ; la mort veut une offrande ;
 Ces deux rois ont juré d'éteindre le soleil ;
 Le sang du globe va couler, vaste et vermeil,
 Et les hommes seront fauchés comme des herbes ;
 Et les vainqueurs seront infâmes, mais superbes. —
 Et nous qui voulons l'homme en paix, nous qui donnons
 La terre à la charrue et non pas aux canons,
 Tristes, mais fiers pourtant, nous disions : — France et Prusse!
 Qu'importe ce Batave attaquant ce Borusse!
 Laissons faire les rois ; ensuite Dieu viendra.
 Et nous rêvions le choc de Vishnou contre Indra,
 Un avatar couvé par une apocalypse,
 Le flamboiement trouant de toutes parts l'éclipse;

Nous rêvions les combats énormes de la nuit ;
 Nous rêvions ces chaos de colère et de bruit
 Où l'ouragan s'attaque à l'océan, où l'ange,
 Étreint par le géant, lutte, et fait un mélange
 Du sang céleste avec le sang noir du titan ;
 Nous rêvions Apollon contre Léviathan ;
 Nous nous imaginions l'ombre en pleine démente ;
 Nous heurtions, dans l'horreur d'une querelle immense,
 Rosbach contre Jéna, Rome contre Alaric,
 Le grand Napoléon et le grand Frédéric ;
 Nous croyions voir vers nous, en hâte, à tire d'ailes,
 Les victoires voler comme des hirondelles
 Et, comme l'oiseau court à son nid, aller droit
 A la France, au progrès, à la justice, au droit ;
 Nous croyions assister au choc fatal des trônes,
 A la sinistre mort des vieilles Babylones,
 Au continent broyé, tué, ressuscité
 Dans une éclosion d'aube et de liberté,
 Et voir peut-être, après de monstrueux désastres,
 Naître un monde à travers des écroulements d'astres !

Ainsi nous songions. Soit, disions-nous, ce sera
 Comme Arbelle, Actium, Trasimène et Zara,
 Affreux, mais grandiose. Un gouffre avec sa pente,
 Et l'univers tout près du bord, comme à Lépante,
 Comme à Tolbiac, comme à Tyr, comme à Poitiers.
 La Colère, la Force et la Nuit, noirs portiers,
 Vont ouvrir devant nous la tombe tout grande.

Il faudra que le Sud ou le Nord y descende ;
 Il faudra qu'une race ou l'autre tombe au fond
 De l'abîme où les rois et les dieux se défont.
 Et pensifs, croyant voir venir vers nous la gloire,
 Les chocs comme en ont vu les hommes de la Loire,
 Wagram tonnante, Leipsick magnifique et hideux,
 Cyrus, Sennachérib, César, Frédéric Deux,
 Nemrod, nous frémissions de ces sombres approches... —

Tout à coup nous sentons une main dans nos poches.

*

Il s'agit de ceci : Nous prendre notre argent.

Certe, on se disait bien : Bonaparte indigent
 Fut un escroc, et doit avoir pour espérance
 De voler l'Allemagne, ayant volé la France ;
 Il filouta le trône ; il est vil, fourbe et laid ;
 C'est vrai ; mais nous faisons ce rêve qu'il allait
 Rencontrer un vieux roi, fier de sa vieille race,
 Ayant Dieu pour couronne et l'honneur pour cuirasse,
 Et trouver devant lui, comme au temps des Dunois,
 Un de ces paladins des antiques tournois
 Dont on voit vaguement se modeler l'armure
 Dans les nuages pleins d'aurore et de murmure.
 O chute ! illusion ! changement de décor !

C'est le coup de sifflet et non le son du cor.
 La nuit. Un hallier fauve où des sabres fourmillent.
 Des canons de fusils entre les branches brillent;
 Cris dans l'ombre. Surprise, embuscade. Arrêtez!
 Tout s'éclaire; et le bois offre de tous côtés
 Sa claire-voie où brille une lumière rouge.
 Sus! on casse la tête à tous si quelqu'un bouge.
 La face contre terre et personne debout!
 Et maintenant donnez votre argent — donnez tout.
 Qu'il vous plaise ou non d'être à genoux dans la boue,
 Qu'importe! et l'on vous fouille, et l'on vous couche en joue.
 Nous sommés dix contre un, tous armés jusqu'aux dents.
 Et si vous résistez, vous êtes imprudents.
 Obéissez! Ces voix semblent sortir d'un antre.
 Que faire? on tend sa bourse, on se met à plat ventre,
 Et pendant que, le front par terre, on se soumet,
 On songe à ces pays que jadis on nommait
 La Pologne, Francfort, la Hesse, le Hanovre.
 C'est fait! relevez-vous! on se retrouve pauvre
 En pleine Forêt-Noire, et nous reconnaissons,
 Nous point initiés aux fauves trahisons,
 Nous ignorants dans l'art de régner, nous profanes.
 Que Cartouche faisait la guerre à Schinderhannes.

III

DIGNES L'UN DE L'AUTRE

Donc regardez : Ici le Jocrisse du crime;
 Là, follement servi par tous ceux qu'il opprime,
 L'ogre du droit divin, dévot, correct, moral,
 Né pour être empereur et rester caporal.
 Ici c'est le Bohême et là c'est le Sicambre.
 Le coupe-gorge lutte avec le deux-décembre
 Le lièvre d'un côté, de l'autre le chacal.
 Le ravin d'Ollioule et la maison Bancal
 Semblent avoir fourni certains rois; les Calabres
 N'ont rien de plus affreux que ces traîneurs de sabres :
 Pillage, extorsion, c'est leur guerre; un tel art
 Charmerait Poulailleur, mais troublerait Folard.
 C'est l'arrestation nocturne d'un carrosse.

Oui, Bonaparte est vil, mais Guillaume est atroce,
 Et rien n'est imbécile, hélas, comme le gant
 Que ce filou naïf jette à ce noir brigand.

L'un attaque avec rien ; l'autre accepte l'approche
 Et tire brusquement la foudre de sa poche ;
 Ce tonnerre était doux et traître, et se cachait ;
 Leur empereur avait le nôtre pour hochet.
 Il riait : Viens, petit ! Le petit vient, trébuche,
 Et son piège le fait tomber dans une embûche.
 Carnage, tas de morts, deuil, horreur, trahison,
 Tumulte infâme autour du sinistre horizon ;
 Et le penseur, devant ces attentats sans nombre,
 Est pris d'on ne sait quel éblouissement sombre.
 Que de crimes, ciel juste ! Oh ! l'affreux dénoûment !
 O France ! un coup de vent dissipe en un moment
 Cette ombre de César et cette ombre d'armée.

Guerre où l'un est la flamme et l'autre la fumée.

IV

PARIS BLOQUÉ

O ville, tu feras agenouiller l'histoire.
 Saigner est ta beauté, mourir est ta victoire.
 Mais non, tu ne meurs pas. Ton sang coule, mais ceux
 Qui voyaient César rire en tes bras paresseux
 S'étonnent : tu franchis la flamme expiatoire.
 Dans l'admiration des peuples, dans la gloire,
 Tu retrouves, Paris, bien plus que tu ne perds.
 Ceux qui t'assiègent, ville en deuil, tu les conquiers.
 La prospérité basse et fausse est la mort lente ;
 Tu tombais folle et gaie, et tu grandis sanglante.
 Tu sors, toi qu'endormit l'empire empoisonneur,
 Du rapetissement de ce hideux bonheur.
 Tu t'éveilles déesse et chasses le satyre.
 Tu redeviens guerrière en devenant martyre ;
 Et dans l'honneur, le beau, le vrai, les grandes mœurs,
 Tu renaiss d'un côté quand de l'autre tu meurs.

V

A PETITE JEANNE

Vous eûtes donc hier un an, ma bien-aimée.
Contente, vous jasez, comme, sous la ramée,
Au fond du nid plus tiède ouvrant de vagues yeux,
Les oiseaux nouveau-nés gazouillent, tout joyeux
De sentir qu'il commence à leur pousser des plumes.
Jeanne, ta bouche est rose; et dans les gros volumes
Dont les images font ta joie, et que je dois,
Pour te plaire, laisser chiffonner par tes doigts,
On trouve de beaux vers, mais pas un qui te vaille
Quand tout ton petit corps en me voyant tressaille;
Les plus fameux auteurs n'ont rien écrit de mieux
Que la pensée éclore à demi dans tes yeux,
Et que ta rêverie obscure, éparse, étrange,
Regardant l'homme avec l'ignorance de l'ange.
Jeanne, Dieu n'est pas loin puisque vous êtes là.

Ah! vous avez un an, c'est un âge cela!
Vous êtes par moments grave, quoique ravie;

SEPTEMBRE.

43

Vous êtes à l'instant céleste de la vie
Où l'homme n'a pas d'ombre, où dans ses bras ouverts,
Quand il tient ses parents, l'enfant tient l'univers;
Votre jeune âme vit, songe, rit, pleure, espère
D'Alice votre mère à Charles votre père;
Tout l'horizon que peut contenir votre esprit
Va d'elle qui vous berce à lui qui vous sourit;
Ces deux êtres pour vous à cette heure première
Sont toute la caresse et toute la lumière;
Eux deux, eux seuls, ô Jeanne; et c'est juste; et je suis,
Et j'existe, humble aieul, parce que je vous suis;
Et vous venez, et moi je m'en vais; et j'adore,
N'ayant droit qu'à la nuit, votre droit à l'aurore.
Votre blond frère George et vous, vous suffisez
A mon âme, et je vois vos jeux, et c'est assez;
Et je ne veux, après mes épreuves sans nombre,
Qu'un tombeau sur lequel se découpera l'ombre
De vos berceaux dorés par le soleil levant.

Ah! nouvelle venue innocente, et rêvant,
Vous avez pris pour naître une heure singulière;
Vous êtes, Jeanne, avec les terreurs familière;
Vous souriez devant tout un monde aux abois;
Vous faites votre bruit d'abeille dans les bois,
O Jeanne, et vous mêlez votre charmant murmure
Au grand Paris faisant sonner sa grande armure.
Ah! quand je vous entends, Jeanne, et quand je vous vois
Chanter, et, me parlant avec votre humble voix,

Tendre vos douces mains au-dessus de nos têtes,
 Il me semble que l'ombre où grondent les tempêtes
 Tremble et s'éloigne avec des rugissements sourds,
 Et que Dieu fait donner à la ville aux cent tours
 Désemparée ainsi qu'un navire qui sombre,
 Aux énormes canons gardant le rempart sombre,
 A l'univers qui penche et que Paris défend,
 Sa bénédiction par un petit enfant.

Paris, 30 septembre 1870.

OCTOBRE

. I

J'étais le vieux rôdeur sauvage de la mer,
 Une espèce de spectre au bord du gouffre amer ;
 J'avais dans l'âpre hiver, dans le vent, dans le givre,
 Dans l'orage, l'écume et l'ombre, écrit un livre,
 Dont l'ouragan, noir souffle aux ordres du banni,
 Tournait chaque feuillet quand je l'avais fini ;
 Je n'avais rien en moi que l'honneur imperdable ;
 Je suis venu, j'ai vu la cité formidable ;
 Elle avait faim, j'ai mis mon livre sous sa dent